

L'ANALYSE MÉDIATIQUE AU CROISEMENT DE LA NARRATOLOGIE ET DE L'ETHNOLOGIE

Confrontations, délocalisations et "bricolage"

Annik Dubied¹

Quel est à mon avis le résultat le plus important de cette Conférence ? Qu'est-ce qui m'a frappé ? C'est, avant toute chose, l'unanimité. Il y a eu une étonnante unanimité. Bien entendu, quand je parle d'unanimité, je ne veux pas dire uniformité. Voyez-vous, c'était comme une structure polyphonique. Chacun de nous ici –pourrais-je dire– faisait entendre une note différente, mais nous étions tous comme autant de variantes d'un seul et même phonème².

Le présent article est issu des diverses réflexions offertes par les participants de la table ronde organisée à la fin du colloque qui a donné matière à ce volume. Jean-Michel Adam, Marc Augé, Luis

¹ A. Dubied a participé à ces recherches sur le récit médiatique comme chercheuse à l'ORM (COMU/UCL). Elle est actuellement chercheuse FNRS à l'Université de Lausanne.

² R. JAKOBSON, "Le langage commun des linguistes et des anthropologues. Résultats d'une conférence interdisciplinaire", in *Études de linguistique appliquée*, Paris, Éd. du Seuil, 1963, p. 26.

Fernando Duarte, Marc Lits, Philippe Marion, Jean Mouchon et Yves Winkin¹ y discutaient des possibles croisements de la narratologie et de l'ethnologie pour servir l'analyse des récits médiatiques, ouvrant ainsi le débat sur l'aspect interdisciplinaire plus global des diverses sciences de l'information et de la communication. Nous voudrions donc, à la fois, nous inspirer des réflexions de ces chercheurs et nous en détacher, pour offrir au lecteur une synthèse remaniée, repensée et reformulée, qui sera aussi, bien évidemment, une vision personnelle des débats rapportés ici.

La notion d'interdisciplinarité

Dans un débat sur les conditions de possibilité du croisement de deux disciplines (l'ethnologie et la narratologie, que celle-ci relève des champs linguistique, littéraire ou philosophique²) au service d'un nouvel objet d'étude (la narrativité médiatique, qui s'exprime dans des formes diverses de récits), les questions qui apparaissent immédiatement sont bien entendu celles que pose l'interdisciplinarité : comment faire cohabiter et s'entrecroiser des disciplines habituées à travailler chacune de leur côté, avec des méthodes et sur des objets bien distincts ? Comment et en quoi adapter leurs théories sans les dénaturer ni trahir leurs fondements ? Enfin, à quelle aune exactement réajuster les moyens d'investigation offerts par des traditions critiques différentes ?

Telles sont les questions qui, concrètement reformulées, posent les bases de la problématique de l'analyse du récit médiatique. La table ronde n'y a sans doute pas entièrement répondu. Elle a permis de les poser clairement et a esquissé des voies de résolution que le travail interdisciplinaire pourra désormais exploiter.

¹ Luis Fernando Duarte est professeur d'anthropologie à l'Université de Rio de Janeiro, Jean Mouchon est professeur à l'École Normale Supérieure de Fontenay Saint-Cloud et président de la Société française des sciences de l'information et de la communication (SFSIC) (au jour du colloque), Yves Winkin est professeur d'anthropologie de la communication à l'Université de Liège. Les autres participants sont présentés au début de leurs articles repris dans ce numéro.

² La narratologie est en effet déjà, en elle-même, une sorte de transdiscipline réunissant les travaux de chercheurs d'horizons différents, comme Paul Ricœur (philosophie), Gérard Genette (littérature), Jean-Michel Adam (linguistique), pour ne citer que les auteurs qui seront repris ici. Dire "la narratologie" constitue donc une simplification qu'il faut se garder d'utiliser de manière abusive.

Questions de cohabitation d'abord : comment la narratologie et l'ethnologie peuvent-elles éviter de s'additionner seulement et devenir interproductives ? Comment peuvent-elles, en d'autres termes, nourrir une démarche transdisciplinaire plutôt que simplement pluridisciplinaire ? Quelles sont les voies de recherche qui peuvent se conjuguer et quels compléments l'une peut-elle apporter à l'autre, à quel moment ? L'une doit-elle parfois momentanément primer sur l'autre dans tel ou tel aspect de la recherche ?

Questions d'adaptation ensuite : comment ces deux courants peuvent-ils adapter leurs moyens d'analyse au nouvel objet qu'ils se donnent, et à quel "endroit" peuvent-ils le faire de manière judicieuse ? Comment la narratologie, dans ses diverses tendances, peut-elle s'ajuster à de nouvelles formes de narration – formes à bien des égards différentes de celles qu'elle connaît déjà ? Comment l'ethnologie peut-elle, quant à elle, envisager le champ médiatique, habituée qu'elle est à investiguer sur des terrains plus restreints ou autrement délimités ? Doivent-elles rester fidèles à leurs principes (une définition dite "restreinte" du récit pour les uns, un effort particulier pour produire l'éloignement à l'objet au milieu de l'incontournable "flux" médiatique pour les autres ...) ou transiger pour donner naissance à une nouvelle investigation mieux adaptée ?

Questions de définition enfin : qu'est-ce que le récit médiatique, cet objet partout brandi et nulle part délimité, toujours évoqué, jamais saisi théoriquement, et sur la définition duquel les enjeux de l'interdisciplinarité se cristallisent ? Peut-on entamer le débat sur l'interdisciplinarité sans s'accorder d'abord sur la nature de l'objet ?

Cohabitation, adaptation et définition de l'objet semblent au cœur de la problématique de ceux qui veulent non seulement pratiquer, mais aussi théoriser le travail interdisciplinaire entre ethnologie et narratologie. Ces trois pôles guideront dès lors notre démarche.

De l'interdisciplinarité à l'interépistémologie

F. L. Duarte insiste sur la nécessité, lorsqu'on parle d'interdisciplinarité, de s'arrêter un instant sur la problématique de l'interépistémologie. L'ethnologie et la narratologie, dans leur diversité, ont en effet des manières résolument différentes de concevoir le rapport aux phénomènes socioculturels. Dans leur réunion au service de l'étude d'un même objet, ce sont des réseaux conceptuels, des structures de

pensée, des traditions critiques qui se confrontent, et la cohérence de l'approche interdisciplinaire passe par la prise en compte de cette confrontation. Le structuralisme a offert à leur mise en rapport épistémologique une première base historique commune. Mais si l'objet étudié leur devient commun, la manière de l'envisager diffère : entre une certaine narratologie, qui s'est longtemps concentrée sur l'étude du récit quel que soit son support, et une ethnologie qui se veut résolument empirique¹, c'est un fossé qu'il faut combler à grands renforts de réflexions sur les objectifs partagés au service desquels ces sciences veulent se mettre. Il faut, en quelque sorte, construire un fondement épistémologique propre à ce travail interdisciplinaire.

Marc Lits en l'occurrence esquisse celui-ci en reprenant les termes de Ricœur² et en traçant déjà les grandes voies méthodologiques qu'il devra prendre : il s'agit de considérer le discours en général –et le récit en particulier– comme une forme d'interaction sociale créatrice d'identité individuelle et collective, et de chercher non seulement à décrire le récit médiatique, mais aussi à en comprendre l'impact.

En conséquence, l'analyse doit porter aussi bien sur la configuration du récit que sur sa refiguration. Elle se fera, comme le décrit Benoît Grevisse³, dans le cadre d'une étude qualitative qui procède par emblème : pour étudier l'entité qu'on veut comprendre (le "macro-récit", et au-delà le récit comme phénomène social), on prend en compte ses configurations et ses diverses refigurations individuelles et collectives concrètes. Les uns, les narratologues, fournissent à cette interdiscipline inspirée de Ricœur l'éclairage nécessaire à l'étude de la configuration ; les autres, les ethnologues, intéressés par les pratiques des acteurs sociaux, apportent à l'étude leur capacité à comprendre la refiguration concrète du récit au sortir du parcours de médiation. Chacun accomplit donc un travail différent sur les mêmes fragments, selon l'optique commune du récit considéré dans son cycle de médiation. Les intérêts des uns et des autres peuvent donc se

¹ Voir sur ce point l'article de G. Derèze.

² P. RICŒUR, *Temps et récit* I, II et III, Paris, Éd. du Seuil, 1983-1985. Ricœur y expose sa conception du récit et du parcours de médiation de celui-ci, de sa "préfiguration" à sa "refiguration" (ou à sa réception), en passant par sa "configuration" (sa mise en texte). Voir aussi du même auteur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éd. du Seuil, 1990.

³ Voir l'article de B. Grevisse.

conjuguer, au travers toutefois d'une nécessaire mise en commun négociée des connaissances et des méthodes au service du but défini.

Quelles méthodes pour l'étude du récit médiatique ?

Il s'agit, au-delà de la réflexion interépistémologique seulement esquissée dans le débat, de mettre au point une méthodologie d'analyse du récit médiatique qui ouvrira à la compréhension que l'approche interdisciplinaire s'est fixée pour but. Cette méthodologie sera constituée par la réunion et l'adaptation de méthodes importées des champs en question, et sera moins une méthode unitaire qu'un savant alliage en constante évolution. La question est donc avant tout celle de la cohabitation de sciences dont nous avons déjà souligné les différences d'intérêt, d'approche et de point de vue.

Cohabitation : polémique et solidarité

Jean-Michel Adam prône une cohabitation polémique des disciplines et de leurs démarches, indispensable à un débat sain et productif dans lequel les positions respectives sont suffisamment affirmées. Pour lui, "l'interdisciplinarité n'est possible que dans la rigueur et la solidité réciproque", dans une confrontation résolument constructive. Marc Augé parle, quant à lui, dans le même ordre d'idées, d'un plus pacifique "croisement des regards", qui seul permet d'imaginer (à défaut de pouvoir l'atteindre directement) l'objet total, but ultime de l'étude. Les deux chercheurs se rejoignent dans leur insistance à souligner la nécessité du respect des différences de chacune des disciplines en question. Pour l'ethnologue comme pour le linguiste, le récit médiatique est un croisement, un moment dans une recherche plus large et autrement orientée ; c'est lorsque ce croisement s'est effectué que les analystes des médias peuvent réintégrer le débat (ou le croisement) en question dans leur champ et le retravailler.

À cet égard, pour que ce débat puisse se faire, que cette cohabitation puisse être effective et productive, il faut des lieux où puisse se créer et se maintenir cette "dynamique de coexistence" (Duarte), cette "solidarité entre les disciplines" (Marion). Yves Winkin parle quant à lui de "plate-formes" qui favorisent les croisements pour désigner ces lieux concrets de rencontres intellectuelles. Des endroits où les

chercheurs directement impliqués dans le travail interdisciplinaire réunissent les contributions venues de divers horizons et issues des confrontations, les regroupent, les refondent, les augmentent et les réinventent. Peut-être finalement les véritables lieux de l'interdiscipline sont-ils ces chercheurs eux-mêmes et les groupes de recherche qu'ils animent, qui réunissent dans une unité enfin possible les différents courants alimentés par les débats entre les disciplines ?

Plus qu'une science unitaire, l'approche interdisciplinaire dont il est question ici est donc un état d'esprit, une disposition de l'intellect que peuvent pratiquer aussi bien des spécialistes "en visite" que des chercheurs plus exclusivement impliqués dans un projet de recherche interdisciplinaire. Ceux qui font du travail interdisciplinaire leur priorité sont l'esprit, les "gardiens" de l'interdiscipline. À eux revient la tâche de réunir et de construire sans relâche, et le devoir de conjuguer inlassablement.

De la contribution passagère au dévouement scientifique complet, en passant par la collaboration poussée malgré une identité scientifique affirmée, l'interdisciplinarité est somme toute une question de degré d'implication, et le résultat global ne peut se passer d'aucun de ces regards, fût-il plus ou moins impliqué. Sa méthodologie n'est en conséquence pas une méthodologie unitaire, mais un bricolage sur une toile de fond définie – en l'occurrence l'articulation de l'étude de la configuration et de celle de la refiguration telles que les entend Ricœur.

Adaptation : bricolage et va-et-vient

L'analyse du récit médiatique telle qu'elle est conçue ici procède par délocalisation de concepts et de méthodes : elle va chercher, dans un champ ou dans l'autre, en philosophie herméneutique, en poétique littéraire, en linguistique des textes, en anthropologie, en ethnologie, telle démarche ou telle construction conceptuelle plus large, et l'importe en la réadaptant. Elle "capitalise" (Winkin) même parfois certains auteurs, comme lorsqu'elle reprend la théorie mimétique globale de Ricœur pour en faire son fondement épistémologique. Le travail interdisciplinaire sur le récit médiatique emprunte et exploite donc ce qu'il a trouvé ailleurs. Il "bricole", comme le souligne Jean Mouchon, il opère un mouvement de va-et-vient entre des outils déjà établis et leurs nouvelles conditions d'utilisation, condamné qu'il est à

une dynamique de vérification et de remise en cause qui lui permet de ne pas trahir les pensées d'origine tout en découvrant un nouveau champ, de nouvelles démarches. Pour que son travail soit crédible, il opère ainsi ses emprunts et ses adaptations à la fois dans le respect de la réflexion initiale et dans l'optique stricte du canevas théorique qu'il s'est fixé, au prix d'incessantes confrontations, seulement possibles, nous l'avons vu, dans certains lieux constitués et dans un esprit de négociation dynamique.

Il s'agit dès lors d'un "processus collectif de décentrement et d'élargissement" (Mouchon), mais aussi d'un processus de création, puisque ces perpétuels emprunts et réinterrogations ne doivent pas occulter l'aspect créatif du travail des analystes des médias, qui non seulement subliment les éléments qu'ils ont importés, mais se laissent suggérer par eux de nouvelles voies, de nouvelles notions. Ici peut-être l'interdisciplinaire se sépare-t-il radicalement du pluridisciplinaire : il ne s'agit pas seulement d'un travail d'assemblage, mais d'une véritable création dans laquelle, comme le dit le bon vieux principe systémique revisité par la sagesse populaire, le tout (bien fragile on l'a vu, et toujours dynamique) n'est pas égal à la somme des parties...

Du point de vue narratologique, ce sont non seulement le point de vue sur le récit, mais aussi l'interrogation qui changent peu ou prou. Le rapport qu'auront dès lors un narratologue littéraire, un narratologue linguiste et un narratologue médiatique au détail de l'analyse en sera radicalement modifié. Chacun, souligne Marc Lits, intervient à différents endroits, même si l'objet général leur reste commun. Le concept de récit offert par tel ou tel courant narratologique est nécessairement réinterrogé, dans le but, bien entendu, d'adapter la méthode à l'objet et d'ainsi améliorer les potentialités heuristiques de l'analyse.

Marc Augé prend l'exemple de ce qu'il appelle l'"anthropologie sociale"¹ pour illustrer non seulement l'intérêt que l'analyse du récit médiatique trouve dans l'anthropologie, mais aussi, inversement, l'intérêt que l'anthropologie elle-même trouve à travailler l'analyse du récit médiatique. L'objet de l'anthropologie sociale est le "lien qui permet de passer de la collectivité à l'individu, ce lien en tant qu'il est pensé, représenté, symbolisé, institué". Dès lors, la communication est bien entendu l'une des modalités de cette relation de l'homme au

¹ Qui est déjà elle-même, notons-le, une transdiscipline.

collectif, elle est l'instrument de cette relation et en conséquence son étude est d'un intérêt évident. L'anthropologue pourra donc se passionner pour l'étude d'un des modes de communication entre l'homme et le collectif –le récit–, gagnant au passage une compréhension qu'il n'aurait pu produire avec ses seuls outils, pour retourner ensuite à son horizon propre. Il aura dans l'intervalle, pour peu que ceci lui ait été demandé, réinterrogé ses propres méthodes à l'aune de la nouvelle analyse pratiquée, et en aura –qui sait ?– retiré un profit précieux. On parlera dès lors volontiers d'"interfécondation" (Marion) pour qualifier cette interaction productive et réfléchie selon les intérêts de chacun.

Définition

Épistémologie, méthode, cohabitation, adaptation, tous ces problèmes se cristallisent dans celui de la définition de l'objet : qu'est-ce que le récit médiatique ? Celle-ci déterminera bien entendu la manière de l'aborder, d'où son influence sur les points précédemment mis en évidence. Méthode et épistémologie dépendent de la définition donnée à l'objet étudié. Et si le débat interdisciplinaire a pu débiter avant que la question de la définition ne soit résolue, si on a dû "bricoler" pour avancer, si on a pris le risque de se lancer dans la recherche, si on a fait le pari que la définition pouvait attendre un peu, désormais le travail interdisciplinaire bute sur la pierre d'angle de son projet : la narratologie et l'ethnologie doivent s'entendre sur leur(s) conception(s) du récit avant d'aller plus avant. Le pari pris était qu'elle s'entendraient, que l'objet pouvait dans une partie de sa définition leur être commun ; il faut désormais le tenir. Bel exemple du dynamisme qui caractérise, nous l'avons dit, la recherche interdisciplinaire. Belle illustration aussi de ce mouvement de va-et-vient qui permet de progresser. Inquiétante réalité aussi des paris pris et qui doivent être tenus, sous peine de voir l'édifice s'écrouler.

Premier exemple aussi de la cohabitation entre les disciplines : d'où faut-il partir pour élaborer une définition du récit ? Des théories narratologiques classiques, qui offrent une mûre réflexion à ce propos ? Des recherches ethnologiques, plus attentives au but épistémologique global (la recherche d'une identité narrative) ?

La théorie de Ricœur, que nous avons invoquée comme base épistémologique de la recherche interdisciplinaire et qui est la

première à être attentive aussi bien à la définition du récit qu'à son effet de production d'identité(s), offre une base claire pour l'élaboration de cette définition.

Comment la narratologie s'adapte au champ médiatique

Pour la narratologie en général et ses différents courants en particulier, le travail interdisciplinaire est un travail d'adaptation. Le récit est désormais majoritairement représenté dans un champ qu'il faut absolument investiguer. Les outils traditionnels sont disponibles, validés par une longue tradition critique. Il reste donc à les adapter pour pouvoir comprendre cette nouvelle dimension de la narration.

Les modèles de décodage narratif

Contestant vigoureusement l'utilité méthodologique d'une définition trop large du récit, Jean-Michel Adam concède toutefois volontiers que dans le champ médiatique occidental actuel, les modèles narratifs sont dominants : du point de vue de l'interprétant, c'est-à-dire au niveau de la refiguration, la lecture narrative semble la plus spontanément convoquée. Mais cela suffit-il pour que l'objet même de l'étude soit considéré comme un récit ? Ou faut-il décider que la lecture critique doit quant à elle porter un regard plus pointu sur le discours, et que donc la définition de l'objet même doit être plus restreinte dans le travail de l'analyse ?

On peut considérer que l'importance de la refiguration justifie à elle seule une étude narratologique sur l'ensemble du cycle de médiation : si le texte est consommé comme un récit, il faut pratiquer une étude de narratologie médiatique, en suivant le modèle de Ricœur et en étudiant non seulement le texte, l'objet verbal, en termes narratologiques, mais aussi les "récits" circulants (en ceci qu'ils sont issus d'un parcours de médiation créateur d'identité) et les "récits" provoqués¹ qui y sont liés. Peu importe somme toute que l'objet verbal soit strictement défini comme un récit –ou non. L'intérêt réside dans le parcours de médiation, excellemment déterminé par Ricœur, et qui a, lui, des caractéristiques narratives : les modèles de décodage, préci-

¹ À propos de ces deux termes, voir l'article de G. Derèze.

sément. La définition et la rigueur que les narratologues mettent à appliquer celle-ci cèdent le pas dans l'adaptation au médiatique.

D'un point de vue interdisciplinaire, il faut toutefois se demander si le parcours de médiation inspiré par Ricœur peut légitimement être utilisé sans que l'objet verbal, clef de voûte du système, soit lui-même narratif –peut-être pas aussi strictement narratif que le réclament les définitions traditionnelles, mais suffisamment pour justifier cette création d'identité que Ricœur reconnaît au seul récit ? L'assouplissement ne doit-il pas aller dans le sens d'une définition revisitée, qui se donnerait les moyens d'évaluer les degrés d'adéquation à la forme narrative –et donc de les comprendre ? Il consisterait ainsi à redéfinir le récit médiatique, plutôt qu'à renoncer simplement à faire grand cas de la définition et de la démarche traditionnelles, qui ne conviennent manifestement pas au nouveau champ.

Admettons ici qu'une définition revisitée peut et doit être établie et strictement décrite, sous peine d'invalider l'ensemble de la recherche interdisciplinaire. Cette définition est utile, souhaitable, nécessaire. Elle doit toutefois prendre garde à ne pas devenir étouffante.

Une définition par niveaux

La définition du récit médiatique peut s'élaborer à partir de celle du récit "classique" –et de ses développements filmiques. Les définitions traditionnelles de la narration peuvent être synthétisées par différents "critères". Nous retenons comme référence celle de Paul Ricœur, qui peut être résumée en huit critères que nous évoquons rapidement : un début, un milieu et une fin, un renversement, une causalité, une nécessité, un thème unitaire, une référence à l'agir humain, une conclusion imprévisible et congruante et une conclusion-point de vue sont caractéristiques de l'agencement ordonné (ou "mise en intrigue") propre au récit. Cette définition regroupe l'ensemble des aspects évoqués par la critique, même si, selon les auteurs¹, les

¹ Voir les définitions données dans U. ECO, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985 (1979), pp. 137-138 ; P. RICŒUR, *Temps et récit*, Paris, Éd. du Seuil, 1983, vol. 1 pp. 105-171 ; T. VAN DIJK (éd.), *Handbook of discourse analysis*, London, Academic Press, 1992 (1985), vol. 2, pp. 170-171 ; J.-M. ADAM, *Les textes: types et prototypes*, Paris, Nathan, 1992, pp. 46-56 ; Ch. METZ, *Essai sur la signification au cinéma*, Paris, Klincksieck, 1968 ; Ch. METZ, in A. GAUDREAU et Fr. JOST, *Le récit cinématographique*, Paris, Nathan, 1990 ; F. REVAZ, *Les textes d'action*, Paris,

critères retenus peuvent varier. Les deux principaux éléments de définition sur lesquels tous s'accordent sont ce qu'à la suite de Ricœur on appellera "mise en intrigue", et ce qu'à la suite de Jean-Michel Adam on appellera "procès" –et qui implique, comme le soulignent d'un même élan Paul Ricœur et Christian Metz, un début et une fin.

Dès lors, première difficulté lorsque l'objet ainsi défini est considéré dans le champ médiatique : comme le soulignent Philippe Marion et Gérard Derèze, la clôture du récit est bien souvent problématique, non seulement parce que le flux médiatique la rend parfois difficilement discernable, mais aussi parce que souvent le récit s'écrit pendant qu'on l'analyse, ou rebondit alors qu'on le croyait terminé. Temps de production et temps de réception se mêlent dans des récits qui s'étendent parfois sur plusieurs années, et qu'il est délicat de délimiter strictement. Preuve, s'il en est, que si ce problème plus évident que d'autres ne rend pas vains les efforts de définition, il oblige les théoriciens à reconsidérer leur objet –un objet qui, en "entrant" dans le médiatique s'est, comme le souligne Marc Lits, "amplifié", mais aussi complexifié.

Il faut ainsi concevoir le récit médiatique à plusieurs niveaux. Le "macro-récit", c'est entendu, est l'objet ultime de l'étude. Il s'agit du récit-somme de tous les fragments produits à propos d'une thématique (le récit de l'"affaire Dutroux", le récit de la "vache folle", etc.). Le travail interdisciplinaire cherche à comprendre cette entité, cet "intertexte" (Adam) par l'étude d'une sélection de certaines de ses émanations concrètes, qu'avec B. Grevisse on pourra appeler "fragments"¹. Ces textes empiriquement finis (articles de presse, extraits de journaux télévisés ou d'émissions radiophoniques, etc.), donnent naissance, par leur accumulation, au macro-récit.

Frédéric Antoine souligne, entre ces deux pôles, l'importance d'une prise en compte de ce qu'il appelle le "méso-récit", que Jean-Michel Adam appelle "genres". On peut distinguer, au sein de ce niveau "méso-", deux niveaux, l'un englobant tel récit thématique dans un média global (par exemple l'affaire Dutroux à la TV), l'autre désignant tel récit thématique dans tel média particulier (par exemple l'affaire Grégory dans *Paris Match*).

Klincksieck, 1997 ; Ph. MARION, "Le récit médiatique comme modèle d'interprétation", in G. DERÈZE (éd.), *Tribunes de presse*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 1996.

¹ Voir, pour plus de détails, l'article de B. Grevisse, dans lequel il décrit avec précision ses "amplitudes du récit".

Enfin, au niveau le plus simple, l'étude interdisciplinaire prend en compte la séquence narrative (Adam), le "récit journalistique minimal" (Grevisse), cette forme narrative élémentaire insérée dans l'unité textuelle.

Toutes ces classifications, si elles vont dans le même sens, ne doivent cependant pas être confondues, comme le souligne Jean-Michel Adam en insistant sur la dimension de polémique intellectuelle nécessaire au débat en cours. Mais tous s'accordent sur la nécessité de parler du récit en termes d'une pluralité de niveaux (macro-récit, méso-récit, fragment, séquence).

Le travail interdisciplinaire, même par le truchement de quelques analyses détaillées de fragments, se donne pour but le macro-récit, qu'il va aborder par l'analyse des niveaux qui lui sont empiriquement accessibles. Son intérêt à l'étude des séquences est moindre que pour le narratologue linguiste, qui se concentre sur le détail. Les différentes recherches interviennent donc à des points distincts de la gradation ci-dessus représentée. Pourquoi ne pas considérer dès lors qu'ils peuvent être complémentaires, qu'aucun n'est exclu mais que la fréquence d'une analyse séquentielle est moindre dans l'interdiscipline qu'en linguistique textuelle ? Qu'en retour la prise en compte de la compréhension du récit en temps que phénomène narratif global est indispensable à une analyse "micro" sensée ? Sans se confondre dans une mollesse où tout le monde serait d'accord sur tout, l'optique générale rigoureuse et non-exclusive n'est-elle pas la seule possible sur un tel objet ?

La gradation des narrativités

Jean-Michel Adam, dans la perspective de sa théorie prototypique des sortes de séquence¹ et dans un premier mouvement d'assouplissement de sa définition linguistique du récit, propose d'étudier les textes selon leur plus ou moins haut degré de narrativité : tel article de presse ou tel extrait de journal télévisé sera plus ou moins narratif, selon qu'il comportera tout ou partie des critères de la définition du récit (degré de narrativité). Le résultat de l'analyse se lira donc en termes d'une narrativisation plus ou moins accentuée liée aux effets de sens recherchés.

¹ J.-M. ADAM, *op. cit.*

Il semble en outre éclairant de parler du récit médiatique en termes de “narrativités” –au pluriel– plutôt que du point de vue d’une seule narrativité évaluée en une fois par les critères des définitions classiques. La définition par niveaux élaborée ci-dessus le suggère d’ailleurs. Ces narrativités diverses s’étendent dans plusieurs directions : tout d’abord, la narrativité décrite par Adam, celle de l’intrigue, à plusieurs des niveaux du récit ; puis celle(s) de la conjugaison des diverses “composantes” du texte médiatique (la conjugaison des moyens sémiotiques prend souvent une forme proto-narrative¹), ou narrativité intrinsèque².

Mais puisque nous parlons de récit en termes de parcours de médiation, il faut y ajouter, du point de vue de la préfiguration³, la narrativité des événements préconstruits, narrativité extrinsèque (Marion) ou diégétique narrative (Grevisse⁴) ; enfin la (les) narrativité(s) issue(s) de la refiguration, c’est-à-dire des commentaires à propos du récit-objet verbal, qu’on appellera, selon leur origine, récits circulants ou récits provoqués, et que la tradition littéraire appelleraient volontiers “paratexte”.

Cette définition du récit en trois temps (par critères, par niveaux et par narrativités), en trois étapes de complexification, permet du point de vue ethnologique-narratologique d’évaluer la (les) narrativité(s) de la refiguration –selon les mêmes critères que celle de la mise en intrigue– en comparaison du reste des narrativités et de la globalité du parcours de médiation. Ainsi le travail interdisciplinaire se donne-t-il les moyens de saisir le passage de la narrativité (plus ou moins accentuée) de l’objet verbal à celle, plus ou moins accentuée, de la refiguration, de comprendre les motivations profondes de la

¹ Voir notamment la mise en évidence de la narrativité de l’image mobile par A. GAUDREULT dans *Du littéraire au filmique. Systèmes du récit*, Paris, Klincksieck, 1989. Voir également l’effet narratif qu’une succession d’images peut opérer dans un hebdomadaire illustré, et à ce propos Ph. MARION, “Propositions pour une médiatique narrative appliquée. Lecture d’un reportage photographique de *Paris Match*”, in J. BAETENS et A. GONZALEZ (éds), *Le roman-photo*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1996, pp. 156-180.

² Voir à ce propos l’article de Ph. Marion.

³ Un débat sur l’adaptation de la théorie de Ricœur au champ médiatique mettrait en évidence que la préfiguration dont il est question ici est plus large que celle qu’entend le philosophe. Cet article n’est toutefois pas le lieu d’un tel débat.

⁴ Voir à ce propos B. GREVISSE, *Le temps des journalistes. Éléments pour une lecture ethnonarratologique du récit d’information journalistique*, Louvain-la-Neuve, CIACO, 1997.

refiguration et ses mécanismes, bref, d'approcher au plus près ce lieu où naît et prend forme l'identité narrative.

Comment l'ethnologie envisage le champ médiatique

Pour l'ethnologie, la confrontation au récit médiatique est une nouvelle optique plus qu'une adaptation. Il faut donc envisager un nouveau champ plutôt que de s'adapter simplement à une transformation de la réalité de l'objet.

Le travail interdisciplinaire, qui insiste sur l'importance de la refiguration, cherche à comprendre le récit non seulement comme objet verbal, mais aussi comme forme d'interaction sociale, rencontrant par là les préoccupations des ethnologues. Ceux-ci en effet s'intéressent moins à la définition même du récit (et en particulier à la définition de sa configuration) qu'à sa refiguration chez les acteurs sociaux.

Flux médiatique et confrontation au terrain

Étudiant l'appréhension du récit par les acteurs sociaux, les ethnologues sont confrontés à un problème majeur : ils sont eux-mêmes immergés, et même doublement immergés, dans le phénomène qu'ils comptent observer et décrire. Le médiatique, sous toutes ses formes, est en effet omniprésent, s'écoulant comme une sorte de flux ininterrompu duquel il faut toutefois parvenir à s'extraire pour rendre l'observation possible. De plus (mais ceci n'est pas nouveau), les ethnologues travaillent abondamment sur leur propre culture. Le rapport intraculturel aux phénomènes sociaux se double ainsi d'une immersion dans l'objet d'étude. Il y a une "continuité fondamentale" (Duarte) entre les milieux de l'observateur et celui de l'observé (intraculturel), comme il y a une continuité fondamentale entre la vie et l'observation du chercheur (flux médiatique).

L'ethnologue doit donc parvenir à opérer un contrôle de ses rapports personnels aux mondes qui sont en jeu, réussir à produire un éloignement, une distanciation à l'objet, selon des procédures mises

au point avant le début de son étude¹. Il doit parvenir à reconstruire son "étrangeté" (Duarte) pour pouvoir simplement apercevoir les phénomènes qu'il veut étudier. L'accès à son objet est complexifié.

Ainsi, si le flux médiatique posait un premier problème spécifique aux narratologues (celui de la clôture), il en pose un second, méthodologique, aux ethnologues (celui de l'immersion préalable). L'extraordinaire extension des moyens médiatiques dans nos sociétés, devenue par son ampleur un objet d'étude primordial, cause d'énormes problèmes méthodologiques aux chercheurs. L'étude est indispensable, mais la complexité du champ médiatique rend celle-ci délicate et ardue.

Ethnographie, ethnologie, anthropologie

Pour les ethnologues, le travail interdisciplinaire sur le récit médiatique consiste à découvrir et à décrire "ce que les gens font des récits" (Derèze), à étudier l'interprétation que les acteurs sociaux font des narrations que les médias leur transmettent, mais aussi les conséquences de cette interprétation sur leurs actions et leurs vies.

Les niveaux du récit médiatique définis ci-dessus sont donc pris en compte non seulement en termes de configuration, mais aussi en termes de refiguration, comme le souligne Frédéric Antoine². Plus précisément, les tâches peuvent se répartir de la manière suivante, classique, dans le champ de l'ethnologie : l'ethnographie, résolument empirique, s'occupe du niveau micro, travaillant sur le terrain pour récolter les données, observer et décrire. L'ethnologie reprend ces observations pour y étudier, au niveau méso, la constitution des identités narratives individuelles et collectives, atteignant en ceci un premier niveau de généralisation toujours contrebalancé par l'aspect empirique de sa recherche. Quant à l'anthropologie, quittant l'empirie pour la globalisation, elle prend en quelque sorte en charge le niveau macro en formulant les interprétations générales du phénomène de la narration médiatique.

Toutes les trois privilégient l'interprétation des acteurs sociaux, en d'autres termes la refiguration que ceux-ci opèrent des récits médiatiques ; elles cherchent à comprendre en quoi le récit média-

¹ Pour la constitution de ces procédures de confrontation au terrain, faites à la fois d'empathie et de distanciation, voir l'article de G. Derèze.

² Voir l'article de F. Antoine.

tique, au sortir de la boucle mimétique, modifie les pensées et les actes des gens. En ceci elles rejoignent la vision ricœurienne du récit comme interrogation de l'agir humain. Comme Paul Ricœur, narratologue et herméneute, les ethnologues qui travaillent sur le récit médiatique veulent "étudier l'interprétation" (Mouchon). Ils veulent comprendre, comme ceux avec qui ils pratiquent l'étude interdisciplinaire de la narration médiatique, en quoi le récit est avant tout une occasion de donner du sens à la réalité, d'"augmenter" celle-ci par une médiation particulière.